

SYNDICAT ET SYNDICALISME - OPINIONS...

V. GRIFFUELHES, G. YVETOT, E. POUGET, P. DELESALLE, PIERROT, ...

QU'EST-CE QUE LE SYNDICALISME? QU'EST-CE QUE LE SYNDICAT?

A l'heure où les syndicats et la valeur du syndicalisme sont plus que jamais peut-être discutés, il nous a paru nécessaire de réunir, dans un opuscule de format restreint, facile et rapidement lu, les opinions de quelques hommes qui ont joué ou qui jouent encore un rôle important dans le mouvement ouvrier contemporain.

Avec intention, nous nous abstiendrons d'ajouter des commentaires, les lecteurs, conscients, apprécieront eux-mêmes et sauront se faire une opinion.

Attaqués, persécutés, les syndicats et le syndicalisme n'en seront pas moins appelés à jouer un rôle important dans le mouvement social contemporain.

Que sont donc les Syndicats? Qu'est-ce que le Syndicalisme?

Griffuelhes, à qui il faut donner ici la première place, fut pendant plusieurs années le secrétaire écouté de la C.G.T., a défini comme suit le syndicalisme:

Ce qu'est le Syndicalisme:

«Le syndicalisme est le mouvement de la classe ouvrière qui veut parvenir à la pleine possession de ses droits sur l'usine et sur l'atelier; il affirme que cette conquête en vue de réaliser l'émancipation du travail sera le produit de l'effort personnel et direct exercé par le travailleur.

A la confiance dans le Dieu du prêtre, à la confiance dans le Pouvoir des politiciens inculquées au prolétaire moderne, le syndicalisme substitue la confiance en soi, à l'action étiquetée tutélaire de Dieu et du Pouvoir il substitue l'action directe - orientée dans le sens d'une révolution sociale - des intéressés, c'est-à-dire des salariés.

Par conséquent, le syndicalisme proclame le devoir pour l'ouvrier d'agir lui-même, de lutter lui-même, de combattre lui-même, seules conditions susceptibles de lui permettre de réaliser sa totale libération. De même que le paysan ne récolte le grain qu'au prix de son travail fait de lutttes personnelles, le prolétaire ne jouira de droits qu'au prix de son travail fait d'efforts personnels.

Comme on voit, le syndicalisme s'oppose à l'idée de Dieu et à la valeur libératrice du Pouvoir. Au premier, il nie toute raison d'être, car l'Être suprême ne pourrait être que le pivot et le moteur des actions humaines, l'homme n'étant plus qu'une machine incapable de penser et de créer; au second, le syndicalisme nie la possibilité réformatrice que le Pouvoir s'attribue, qui en ferait le facteur essentiel du progrès humain et grâce à laquelle il serait à même de donner au Peuple qu'il veut guider et conduire tout le bonheur terrestre. De ce bonheur, le Pouvoir n'en peut disposer, car il ne lui appartient pas de le distribuer et de le répandre; il est au-dessus de lui. Le bonheur se réalise et se conquiert, il ne se donne pas.

Mais si le syndicalisme repousse tout mysticisme et toute intervention surnaturelle, tout abandon du salarié s'en remettant à ses gouvernants du soin de réaliser sa part de bonheur, il ne repousse pas les travailleurs imbus d'idées religieuses ou confiants dans la valeur réformatrice des dirigeants.

S'il les repoussait, il serait la confusion de facteurs différents: mouvement, action d'une part, classe ouvrière d'autre part. Le syndicalisme, répétons-le, est le mouvement, l'action de la classe ouvrière; il n'est pas la classe ouvrière elle-même. C'est-à-dire que le producteur, en s'organisant avec des producteurs comme lui en vue de lutter contre un ennemi commun, le patronat, en combattant par le syndicat et dans le syndicat pour la conquête d'améliorations, crée l'action et forme le mouvement ouvrier.

De sorte que le travailleur, serviteur volontaire de la religion ou de l'Etat, poussé par ses intérêts essentiels et directs, entrant en opposition avec son exploiteur afin d'obtenir des avantages et des garanties, est invinciblement amené à produire une action dont l'esprit, les manifestations sont d'un ordre tel qu'il éloigne de lui toute idée de surnaturel et toute confiance dans l'intervention des dirigeants.

Si le syndicalisme n'imposait pas à l'ouvrier de telles conséquences, il ne serait plus le mouvement de la classe ouvrière aboutissant à son émancipation, il ne serait qu'une partie de ce mouvement, il coopérerait à une besogne sous l'inspiration et sous l'égide ou de la puissance divine, comme le proclame «Le Sillon», ou des partis politiques, comme le proclame le parti socialiste, ou du gouvernement, comme le proclament les politiciens de tous les partis, également avides du Pouvoir à l'effet de gouverner et de diriger la classe ouvrière».

Le camarade Yvetot, secrétaire de la C.G.T. pour la section des Bourses du travail, a, de son côté et de la façon la plus claire, expliqué pourquoi il fallait être syndiqué et les fins du syndicalisme dans les fortes lignes ci-après:

«Dans la vie, c'est par l'union et l'entente entre eux que les animaux et les hommes améliorent leur existence, luttent contre la nature, bravent les périls, échappent aux catastrophes.

Dans la société humaine, en tout temps et en tous lieux, les individus ont formé des associations passagères ou permanentes en vue d'un mieux-être immédiat à conquérir, à établir ou à conserver».

Les Patrons se groupent. Pourquoi?

«Nul n'ignore que dans la société actuelle les hommes sont divisés en deux classes distinctes et antagoniques.

Les individus de la classe des pauvres, des opprimés, des dirigés, des producteurs, des exploités, des spoliés ont intérêt à s'unir pour se défendre contre la classe des riches, des oppresseurs, des dirigeants, des parasites, des exploiters, des spoliateurs qui, eux, s'unissent et se soutiennent.

Nos patrons, nos exploiters, forment des Syndicats contre leurs ouvriers. Cependant, ils ont en leurs mains tous les atouts pour gagner la partie.

Par le syndicalisme moderne, les travailleurs comprennent que leur indépendance et leur dignité consistent à se défier, à dédaigner, à mépriser toutes les avances, toutes les libéralités, qui ont une source étrangère à celle de l'effort des syndiqués ou de la solidarité ouvrière.

Par le syndicalisme révolutionnaire, les prolétaires organisés sur le terrain économique ne comptent plus que sur leurs propres forces d'éducation, d'organisation et d'action pour obtenir des patrons et dirigeants les satisfactions immédiates qu'ils réclament. Ils n'ont plus aucune foi dans les réformes parlementaires. Ils prennent trop conscience que leur salut est en eux pour se laisser séduire par les phrases démagogiques des professionnels de la politique ou par les intellectuels mêmes démocrates.

Les plus belles théories sur la lutte des classes pâlissent auprès de l'essentielle action de classe qu'est la lutte syndicale et révolutionnaire des ouvriers contre l'exploitation.

Si par leur éducation syndicale, les travailleurs ont pu, selon la belle expression de Fernand Peloutier, «acquérir la science de leur malheur», ils ne compteront réellement que sur eux-mêmes pour y mettre fin.

Tout ce qui ne peut ni justifier, ni maintenir l'Etat; tout ce qui ne peut ni renforcer l'Autorité, ni perpétuer l'iniquité sociale, peut tendre à la suppression du Patronat et du Saliariat.

Nous avons essayé de démontrer que le syndicalisme devait et pouvait être cela».

Dans son opuscule sur *Les deux Méthodes du Syndicalisme*, P. Delesalle a, lui aussi, très utilement défini l'intérêt qu'ont les travailleurs à se grouper fortement.

«La délimitation, écrit-il, est bien nette: d'un côté, ceux qui, possesseurs des moyens de productions: capitaux, usines, machines, etc..., font travailler pour en tirer des bénéfices et qui ont à leur service toutes les forces coercitives que la société capitaliste tient à leur disposition. De l'autre côté, ceux qui, ne possédant que leur force travail, sont obligés de louer leurs bras pour un salaire qui doit leur permettre juste de subvenir à leurs besoins, mais qui peuvent, lorsqu'il le voudront, opposer aux moyens coercitifs dont disposent leurs antagonistes la force invincible du nombre.

Entre ces deux groupes, formant ce qu'il est convenu d'appeler «la Société», il y a la lutte continue, l'intérêt de l'un se trouvant constamment en opposition avec l'intérêt de l'autre.

Pour résister à l'avidité toujours grandissante de ceux qui font travailler, les travailleurs, chaque jour plus conscients, se groupent corporativement et ont formé ces unions qui ont pris le titre de «syndicats ouvriers.

Le groupement des travailleurs en syndicats est devenu, par sa nature même, le groupe d'opposition qui se dresse en face du patronat exploiteur.

Il doit, s'il ne veut pas faillir à sa mission, être continuellement en lutte contre lui. Les travailleurs ne sont exploités, ne se sont jusqu'à ce jour laissés tondre que parce qu'ils n'ont pas su s'entendre, aucune force - si ce n'est que celle de la faim - ne pouvant les obliger à travailler, lorsqu'ils ne le veulent pas. Ils seront donc, cela est indéniable, lorsqu'ils le voudront, les véritables maîtres de la situation. Les syndicats doivent avoir pour mission de réunir, de coordonner les forces ouvrières éparses, et si dans chaque branche d'industrie les travailleurs parvenaient à se grouper, il en résulterait bientôt une force invincible contre laquelle toutes les combinaisons sur lesquelles reposent l'exploitation des travailleurs dans une société capitaliste disparaîtraient.

Une importante minorité de travailleurs l'ont compris. Les syndicats ouvriers sont dès maintenant majeurs, et les travailleurs aujourd'hui groupés sont en mesure d'exiger du patronat une amélioration immédiate de leur situation, et cela se traduit par les nombreuses grèves que nous enregistrons chaque jour».

Pouget, dans sa brochure: *la Confédération Générale du Travail*, définit à son tour ce que sont les syndicats et quel doit être le rôle du Syndicalisme:

«Les syndicats, cellule de l'organisation corporative, sont constitués par le groupement des ouvriers d'un même métier, d'une même industrie, ou accomplissant des besognes similaires. - La volonté initiale des constituants du Syndicat est de réaliser une force capable de résister aux exigences patronales. Donc, le groupement se fait spontanément, sur le terrain économique, sans qu'il soit besoin qu'intervienne aucune idée préconçue; ce sont des intérêts qui sont en jeu; et tous les ouvriers qui ont des intérêts identiques à ceux débattus dans ce groupement, peuvent s'y affilier sans qu'ils aient à faire connaître quelles sont leurs conceptions en matière philosophique, politique ou même religieuse.

Une caractéristique du Syndicat, sur laquelle il est nécessaire d'insister, est qu'il ne limite pas son action à revendiquer uniquement pour ses membres; il n'est pas un groupement particulariste, mais profondément social, et c'est pour l'ensemble des travailleurs de la corporation qu'il combat.

Par cela même qu'il ne préside pas à sa coordination, aucune pensée d'étroit égoïsme, mais un sentiment de profonde solidarité sociale, et manifeste, dès l'origine, les tendances communistes qu'il porte en soi et qui iront en s'accroissant au fur et à mesure de son développement».

D'une excellente brochure éditée par les militants de la *Fédération de la Métallurgie*, la substantielle définition ci-après:

Qu'est-ce qu'un Syndicat?

«Le Syndicat est une association professionnelle qui groupe les travailleurs par catégorie et qui a pour fonction de défendre leurs intérêts.

De toutes les formes de groupements qui existent (groupes d'études, universités populaires, etc...), le Syndicat est la forme supérieure. Tandis qu'on peut excuser un ouvrier de ne pas appartenir à un groupe politique ou même social, on ne peut que le blâmer de n'être pas affilié à son Syndicat.

Le Syndicat, en groupant les travailleurs sur le terrain économique, les met face à face avec le pa-

tron et le moins clairvoyant est amené, par la force des choses, à comprendre de quel côté sont ses amis, de quel côté est son ennemi.

Cette classification nette et précise est impossible dans tout autre groupement que le Syndicat.

Donc, tous les travailleurs doivent être syndiqués!

Réduits à leurs forces individuelles, ils ne peuvent sinon rien, du moins que peu de chose contre le patron.

Le Syndicat, groupement d'intérêts, ralliant tous les exploités, apparaît comme le groupement par excellence. Là, il n'y a pas d'erreur possible: les producteurs se trouvent toujours en présence de l'ennemi commun - le capitaliste.

C'est donc contre le capital que doivent converger tous les efforts de la classe ouvrière, c'est pour son émancipation économique qu'elle doit concentrer sa force».

Du camarade Pierrot, dont les écrits sont si justement appréciés dans la classe ouvrière, ce bel exemple de l'utilité et de la nécessité du syndicalisme:

«Il faut donc que ceux qui souffrent arrivent à la connaissance exacte des causes de leur misère et de leur servitude. La méconnaissance de ces causes laisse dévier trop facilement les mouvements de révolte, surtout lorsqu'il s'agit de crises générales qui mettent en jeu des intérêts multiples et contraires, lorsqu'un mouvement, par exemple, soulève des mécontents de toute sorte, ambitieux, petits bourgeois, prolétaires, etc..., lorsque le but à atteindre est obscurci par des questions politiques, qui prennent d'autant plus d'importance qu'elles échappent à la compréhension et au contrôle de la masse.

Il n'en est plus de même quand il s'agit d'un mouvement purement économique, spécialement d'un mouvement ouvrier. Les travailleurs, lorsqu'ils n'ont pas été égarés par des influences étrangères, ont des revendications précises en vue de l'amélioration de leur bien-être: augmentation des salaires, diminution des heures de travail, respect de leur dignité. Ils se rendent compte par eux-mêmes que les causes de misère et de servitude résident dans l'exploitation patronale. Depuis longtemps la conscience de l'antagonisme des intérêts s'est traduite par des révoltes localisées, par des grèves et par l'organisation de sociétés, dites de résistance, lesquelles ont donné naissance aux syndicats actuels. C'est dans ces sociétés que s'est affirmée la conscience de classe du prolétariat; c'est dans les syndicats que s'élabore la propagande éducatrice qui libère les ouvriers des préjugés et des superstitions et renforce l'esprit de révolte.

Les syndicats sont des groupes de combat contre l'exploitation patronale. L'ouvrier y entre dans le but de défendre ses intérêts contre le patron; il y est donc dans un état d'esprit très favorable à la révolte, tandis que dans les coopératives ou dans toute autre œuvre mutualiste, l'ouvrier a des préoccupations tout à fait différentes qui, si elles ne le détournent pas de la lutte, n'ont rien pour l'y inciter. Il a même semblé habile à des politiciens comme Waldeck-Rousseau, Millerand, Briand, etc..., d'offrir aux syndicats de soi-disant avantages, pour les embarrasser d'œuvres mutualistes ou même pour les transformer en organismes coopératifs. De cette façon, les syndicats auraient perdu leur caractère combatif et révolutionnaire.

C'est dans les syndicats que se fait en réalité la propagande mutuelle; c'est là que se précisent et se renforcent les revendications pour les besoins matériels, quelquefois méconnus par ignorance, mais nécessaire pour une vie saine et normale dans les milieux industriels. C'est là qu'on dégage les responsabilités de toutes les souffrances individuelles et collectives: responsabilités des accidents, des maladies, des deuils, dus au surmenage et aux mauvaises conditions d'hygiène, responsabilités du chômage, de la surproduction, des crises économiques, etc...

C'est surtout dans les syndicats que se fait l'éducation morale des ouvriers: dignité individuelle, sympathie et solidarité. Cette éducation s'accomplit par l'exemple et par la contagion qui en résulte. On s'apprend, on s'enhardit à ne plus courber la tête, à ne plus avoir peur. Les grèves mettent chaque jour la solidarité et la révolte en pratique, et voilà pourquoi les grèves, quoique partielles, quoique ne devant aboutir qu'à des modifications immédiates très précaires, paraissent utiles et nécessaires pour l'éducation de la solidarité et pour l'éducation de la révolte.

Grâce aux grandes agglomérations ouvrières modernes, la solidarité, née de la communauté des intérêts, a pu grandir, s'affermir, faire diminuer ou disparaître le sentiment de la peur, trop fréquent chez les isolés. L'exemple et l'élan de révolte donnés par quelques individus a des répercussions immédiates et efficaces en entraînant la masse entière. La facilité des communications favorise l'extension de ces mouvements».

D'une bonne brochure de propagande éditée par les syndicalistes de Suisse - car le syndicalisme est franchement internationaliste - cette importante déclaration sur ses aspirations:

«Par le fait qu'un être est salarié, ouvrier, travailleur, producteur, il a sa place au syndicat. Qu'il soit étranger ou indigène, jeune ou vieux, homme ou femme, légal ou pas en règle avec ses papiers, cet être est exploité par le patronat, il est opprimé par les créatures du gouvernement qui lui réclament ou des impôts, ou le respect des bandits de la finance, ou la soumission aux propriétaires, ou le service militaire, etc...; il a les mêmes intérêts que ses collègues de l'atelier ou du chantier de se débarrasser du joug patronal et gouvernemental; il subit les mêmes contraintes, a les mêmes motifs de s'émanciper; et cela, que cet être se dise Français ou Allemand, Italien ou Suisse, socialiste ou anarchiste, chrétien ou libre-penseur, antialcoolique ou néomalthusien, réformiste ou révolutionnaire. Le syndicat est le groupe de résistance du producteur, de tous les producteurs, mais rien que des producteurs. Cette forme d'association est vieille de plusieurs siècles. Elle se légitime de plus en plus à mesure que s'accroît l'esprit de solidarité des salariés.

Au syndicat, la besogne est autre. Là, il faut des actes, du pratique, du tangible, du terre à terre. Or, ces actes, quels sont-ils? Tous les actes que peuvent faire les ouvriers dans le sens de leur libération, en s'efforçant toujours de se suffire à eux-mêmes, en tâchant de ne point faire appel à des non ouvriers, en restant entre eux, en se stimulant, en s'entraïdant, en n'allant pas se fourvoyer parmi les improductifs. Ceux-ci, en effet, ayant souvent maintes attaches avec nos maîtres, avec la bourgeoisie, risqueraient d'infiltrer dans les organisations, si sympathiques, fussent-ils, des habitudes, des mœurs, des usages, des procédés, des tactiques, des méthodes, des institutions de cette bourgeoisie; en outre, les travailleurs qui s'écarteraient de leur milieu se laisseraient fatalement influencer aussi par une atmosphère non essentiellement prolétarienne, et tout cela contribuerait à faire dévier l'œuvre syndicale. Les syndicalistes veulent que le mouvement ouvrier reste ouvrier, qu'il ne tire sa force, sa tactique, son allure que des ouvriers. C'est ainsi que notre classe remplira sa véritable fonction sociale, en ne se laissant pas contaminer par la pourriture capitaliste, c'est ainsi qu'elle pourra s'épanouir le plus proprement, que nous pourrons prouver toute la force rénovatrice et bienfaisante qui est en nous, c'est ainsi que nous assurerons le mieux le respect de notre fonction de producteurs.

En tout cas, c'est l'essentiel de notre vie - le travail - que nous voulons organiser à notre guise, entre égaux. C'est l'atelier, c'est le chantier qui demeurent le champ de notre activité rénovatrice. Il ne s'agit pas pour nous de réformer l'Etat ou l'Eglise, mais l'atelier; tout l'effort se porte à refouler pied à pied, hors du groupement des producteurs, hors du chantier, la puissance du patron. Substituer au travail esclave le travail libre, c'est ainsi que les syndicalistes posent le problème social».

Nous ne croyons pas devoir rien ajouter à des auteurs aussi autorisés, laissant à nos lecteurs le soin de conclure eux-mêmes.
